Document generated on 04/19/2024 9:16 p.m.

Études littéraires africaines

DJABALI Hawa, *Glaise Rouge, Boléro pour un pays meurtri*, Paris, Marsa Editions, n°26, Algérie Littérature/ Action, décembre 1998

Bouba Mohammedi-Tabti

Number 7, 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1042125ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1042125ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mohammedi-Tabti, B. (1999). Review of [DJABALI Hawa, *Glaise Rouge, Boléro pour un pays meurtri*, Paris, Marsa Editions, n°26, Algérie Littérature/ Action, décembre 1998]. *Études littéraires africaines*, (7), 84–86. https://doi.org/10.7202/1042125ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

est une pièce maîtresse de la quête identitaire des écrivains du tiers-monde. Le cinquième et dernier chapitre mettent la construction de l'œuvre, son souci d'architecture pour faire émerger tout un monde de la fiction en empruntant à d'autres arts, le cinéma bien entendu, et la musique.

La conclusion visite l'ouvrage qu'Assia Djebar venait de publier en 1995, *Le blanc de l'Algérie,* au moment où s'achevait cet essai. Il permet d'ouvrir, au-delà des femmes, une fraternité retrouvée ou perçue avec les hommes, les intellectuels et écrivains. Cette reconstitution du cortège n'est ni sans séduction ni sans piège, de notre point de vue. Comme le souligne Jeanne-Marie Clerc, c'est une "liturgie" qu'accomplit l'écrivaine, "sa" liturgie, ajouterais-je, une lecture des écrivains dans l'histoire récente de l'Algérie qui donne des informations mais qui est aussi construite par un regard particulier.

"Mon écriture ne s'alimente pas de la rupture, elle la comble ; ni d'exil, elle le nie. Surtout elle ne veut ni de désolation ni de consolation. En dépit de la déshérence en moi du chant profond, écrit Assia Djebar, elle jaillit gratuite ; elle est de commencement."

L'essai de Jeanne-Marie Clerc se lit avec plaisir et profit. S'appuyant sans cesse sur les déclarations de l'auteure, il est un document où le respect très grand de l'écoute d'une voix nourrit la finesse de l'analyse d'une spécialiste des rapports de la littérature et du cinéma. Il est désormais indispensable dans toute bibliographie sur l'œuvre d'Assia Djebar.

■ Christiane CHAULET-ACHOUR
Université de Cergy-Pontoise

ALGÉRIE

■ DJABALI HAWA, *GLAISE ROUGE, BOLÉRO POUR UN PAYS MEURTRI,* PARIS, MARSA EDITIONS, N°26, ALGÉRIE LITTÉRATURE/ ACTION, DÉCEMBRE 1998

Nous attendions avec impatience le dernier roman d'Hawa Djabali. Nous ne sommes pas déçus ! Elle nous donne là une œuvre étonnante, forte, nouvelle par bien des aspects même si elle s'inscrit dans la continuité d'*Agave*, qui fut l'un des plus beaux romans des années 80.

Le roman inscrit dans son titre et son sous-titre la "matière" de l'ouvrage, l'argile que les femmes travaillent en créatrices, le flamboiement d'une terre éclatante de couleurs qui est aussi celui d'une écriture luxuriante, le rythme qu'elle a voulu donner à son texte, et les blessures infligées à un pays qui est au centre de son œuvre.

Glaise Rouge est une œuvre dense, d'une richesse exceptionnelle ; à partir de la vie de quatre femmes qui sont au cœur du roman - une grand-mère, sa fille, sa petite-fille [la jeune fille et un personnage hors du commun, Hannana au nom de tendresse, qui conçoit des jardins somptueux]-, Hawa Djabali renouvelle la thématique des vies de femmes : ni larmoie-

ments ni descriptions "ethnographiques". Pourtant le roman est plein de descriptions de la vie traditionnelle des femmes : scènes de lessive, scène des olives qu'elles pressent, scène du henné, du tissage, du bain.... Mais jamais ces scènes ne sont gratuites : en effet, la Grand-mère qui s'est rendue à Alger où sa petite fille dépérit, va la conduire là où elle vit, au village, dans une maison adossée à la colline, où, comme les personnages qui arrivaient chez Aïcha sur la "montagne verte" dans *Agave,* la jeune fille va se "dénouer". Là, durant toute une année, elle s'initie à un mode de vie qui la met au contact de la nature dont, au fil des saisons, elle découvre la multiple splendeur, et de femmes dont elle apprend à reconnaître la richesse et qui, malgré le sort qui leur est fait, courageuses, dures à la peine, sont des artistes capables de créer de la beauté par chacun de leurs gestes qui sont mis en valeur, observés avec une attention extrême comme lorsque le texte oppose les différentes façons de laver, celle d'Alger, sur une planche, et l'autre "entre les paumes, en circuits ronds et appuyés, indéfiniment répétés". Et ce petit détail retrouvé crée, avec qui a ainsi lavé son linge, une complicité émue qui surgit en maints endroits du texte.

Ce sens de l'observation témoigne d'une connaissance profonde de l'univers décrit, qu'il s'agisse de dire l'insupportable promiscuité des transports en commun, la "sacralisation de la demeure " qu'on ne laisse pas seule", l'appartement trop petit et les journées devant la télé... : le monde peint est bien reconnaissable. Cependant, *Glaise Rouge* est loin d'être un roman réaliste au sens courant du terme. En effet, se mêlent constamment aux pages référentielles donnant à lire un certain "réel" - celui d'un pays, des hommes et surtout des femmes de ce pays - des pages de type merveilleux, pourrait-on dire, où se dessine l'utopie d'un futur où les hommes vivent en paix avec eux-mêmes, avec les autres et avec un monde qu'ils ont cessé de saccager, où les femmes sont enfin heureuses, elles dont l'amour a placé l'homme si haut qu'il a souvent eu du mal à se maintenir au sommet où elles le hissent.

Tout un travail sur la structure, le rythme, fait de *Glaise Rouge* un texte très élaboré où chansons et contes s'entrelacent au récit ponctué par la "chanson des grincements de la brouette dans le jardin de Hannana". Hawa Djabali y décrit un jardin mauve, puis un blanc, puis un bleu, un rose, un jaune puis un jardin orange et un jardin rouge. Chacun des jardins qui représente une étape du cheminement de la jeune fille vers la connaissance que lui transmet Hannana (l'interrogation : "qu'avons-nous dit en ce jardin ?" ou : "au jardin bleu" ou "au jardin rose"... revenant dans chacune des descriptions) est peint de façon somptueuse, chaque couleur de base se trouvant déclinée dans toutes ses nuances les plus fines. D'un bout à l'autre du texte, l'écriture excelle à rendre les variations de la nature, qu'elle s'attache à peindre le ciel de décembre ou la lumière de janvier ou encore une pinède au mois de juin. Tout le roman est un hymne fervent à la vie, à la beauté du monde bien que soient aussi loin l'Algérie heureuse d'hier et celle de demain telle que la dessine la géné-

reuse utopie du texte et que le présent, marqué par le désastre - l'épilogue est, à cet égard, significatif - n'offre pas d'autres moyens de résister que la colère et le souvenir : "Elle pensa qu'il fallait se souvenir de tout, des terrasses de la vieille ville assassinée, des couchers de soleil, des rires, des recettes de gâteaux, du métier à tisser, des chansons et des plaisanteries, des jasmins et des soies, des jardins...Elle pensa que sa colère ne devait pas fléchir..."

■ Bouba MOHAMMEDI-TABTI
Université d'Alger

MAROC

■ MILAD TESSA, *L'AUBE EN EXIL*, CASABLANCA, EDDIF, 1998, 212 P.

Voici un roman dont le point de départ est des plus banals : un jeune étudiant fait son entrée dans sa nouvelle classe. Cette entrée en matière peu originale ouvre la porte à l'histoire d'un groupe de jeunes gens. Nous faisons leur connaissance successivement, à travers leurs pensées et leurs discussions. Leurs vies sont des vies ordinaires, sans surprises, mais le tout a le même fond sombre et effrayant : la guerre du Golfe approche et éclate. L'économie narrative permet de donner un espace malgré tout à ce qui se passe au quotidien - par exemple un accident de moto où deux des personnages sont blessés et qui aura des suites dévastatrices pour tous.

C'est donc la vie intérieure des personnages qui occupe la plus grande partie du roman, et par endroits les paroles se transforment en des véritables discours philosophiques, abordant des sujets comme celui de "l'identité" et celui d'"appartenance".

Le nombre de personnages est impressionnant et demande une lecture attentive pour éviter la confusion. Le tout est cependant bien raconté, et il est intéressant d'apprendre que le plus important n'est pas toujours de saisir les relations entre les personnages - qui est l'ami de qui ?, qui est le parent de qui ?, qui parle ? - mais d'*entrer* dans un texte et de *vivre* avec pour un bout de temps.

■ Sarah KILITO
Université de Stockholm